



**HAL**  
open science

# Les langues dans l’Afrique contemporaine : enjeux et perspectives pour le développement

Henry Tourneux

► **To cite this version:**

Henry Tourneux. Les langues dans l’Afrique contemporaine : enjeux et perspectives pour le développement. Journée d’étude ”Penser la langue en Afrique francophone aujourd’hui : Francographies et langues africaines”, Université de Maroua, Faculté des Arts, Lettres et Sciences humaines, Nov 2017, Maroua, Cameroun. halshs-03277736

**HAL Id: halshs-03277736**

**<https://shs.hal.science/halshs-03277736>**

Submitted on 5 Jul 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Journée d'étude

### Penser la langue en Afrique francophone aujourd'hui :

*Francographies et langues africaines*

Université de Maroua (Cameroun)

15 novembre 2017

### Les langues dans l'Afrique contemporaine : enjeux et perspectives pour le développement

Henry TOURNEUX

Langage, langues et cultures d'Afrique

La situation des langues africaines est extrêmement variée et l'on ne peut imaginer que toutes soient appelées à jouer le même rôle dans le monde contemporain. Aujourd'hui, nous ne parlerons que de la partie dite « francophone » de l'Afrique et nous nous intéresserons notamment au Cameroun, que l'on peut considérer comme paradigmatique de la situation générale rencontrée sur le continent.

Lorsque l'on parle des langues africaines, plusieurs facteurs entrent en ligne de compte. D'abord, on distinguera les langues premières, que l'on appelle souvent improprement "langues maternelles". On en compte environ 250 au Cameroun. Viennent ensuite les langues supra-ethniques ou véhiculaires, dont les locuteurs peuvent avoir une autre langue comme langue première. Remarquons tout de suite que la variété véhiculaire d'une langue donnée est différente de sa variante comme langue première. Le « petit ewondo », par exemple, est bien différent de l'ewondo parlé par les Ewondo ; il est parlé par les non-Ewondo qui ont normalement une langue première à eux. Pour compliquer la situation, on peut imaginer des cas où ce « petit ewondo » sera la seule langue à la disposition d'une personne ; il deviendra *de facto* sa langue première... changeant donc de statut sociolinguistique. Les principales langues véhiculaires au Cameroun sont : le fulfulde, le petit ewondo, le pidgin-english, le basaa, l'arabe, le duala.

Le nombre de locuteurs est un autre facteur à prendre en compte. 53 % des langues camerounaises ont moins de 10.000 locuteurs ; 34 % de 10.000 à 50.000 ; 7 % de 51.000 à 100.000 ; 5 % de 101.000 à 500.000, 0,5 %, de 501.000 à 1.000.000 ; 0,5 % plus de 1.000.000. Ces nombres sont des approximations, mais ils permettent de se faire une idée de l'ordre de grandeur des groupes linguistiques.

A cette double strate de langues nationales, il faut ajouter les deux langues officielles, l'anglais et le français. Là encore, on distinguera le français et l'anglais de l'administration et de l'enseignement, qui diffèrent notablement du français et de l'anglais parlés dans la rue. Ces deux langues européennes héritées de la colonisation font partie intégrante du paysage. En se mêlant de diverses façons avec les langues nationales, elles donnent naissance à des phénomènes d'alternance de codes (un locuteur passe, dans une même phrase, d'une langue nationale à une

séquence en français ou en anglais) et de mélange de codes (on ajoute des terminaisons grammaticales appartenant à l'une des langues à des radicaux de l'autre langue)

*Tant-u eewnaago mo tawon.*  
 tenter- IMPÉR.2S appeler 3S.HUM.OBJ d'abord  
 « Tente d'abord de l'appeler ! »

## 1. La langue, clé de la réussite du développement

Le développement, tel que nous l'entendons, est un processus global qui vise à améliorer les conditions d'existence des gens dans tous les domaines : alimentation, santé, économie, éducation, culture, et la question des langues doit être reconnue comme l'une des clés de la réussite du développement et de l'aide au développement. Si l'on veut que les populations concernées – souvent les plus pauvres – bénéficient vraiment des projets de développement, il est indispensable d'échanger avec elles dans leurs propres langues et selon leurs propres codes culturels.

Malgré tous les beaux discours qui prétendent le contraire, la communication se fait pourtant de façon pyramidale, de “haut” en “bas”, et les paysans deviennent souvent de simples exécutants des consignes venues d’“en haut”.

L'idée même de communiquer en langues africaines avec le paysan africain est perçu par les développeurs comme une complication inutile, sauf quand il s'agit de lui donner des consignes à exécuter. Mais, en s'abstenant d'écouter le paysan, car c'est bien ce qui se passe en réalité, on se prive de toute la connaissance qu'il a pu acquérir dans son domaine d'activité.

Lorsque l'on écoute le paysan parler dans sa langue, on est obligatoirement amené à adapter les propos qu'on lui tient, et l'on doit aussi faire l'effort de mettre au point un langage technique mutuellement compréhensible.

## 2. À quelles conditions la traduction ou l'interprétation en langues africaines est-elle possible ?

Un collègue du Burkina a été sollicité il y a une dizaine d'années pour traduire dans une langue nationale de son pays la *Déclaration universelle des droits de l'Homme*. Il a effectivement produit le document demandé, en étant obligé de créer sur-le-champ une multitude de néologismes. Quelques années plus tard, il m'avouait ne plus rien comprendre à sa “traduction”. En réalité, il n'aurait pas fallu qu'il cherche à traduire comme l'on fait entre l'anglais et le français. Il aurait fallu qu'il adapte le texte français original de façon à en rendre la substance dans la langue cible. Cela pose alors un autre problème : le texte adapté dans la langue africaine pourra-t-il avoir la même valeur juridique que l'original français ?

Voici quelques exemples des difficultés que l'on peut rencontrer dans la traduction.

(1) La réalité à traduire existe chez les locuteurs de la langue cible, mais elle n'est pas reconnue par eux.

Je citerai l'exemple du puceron (anglais 'Aphid'). Pour le paysan du Nord-Cameroun, les pucerons ne sont pas des organismes vivants. Il les qualifie d’“œufs de chenilles”, que l'on peut trouver sous les feuilles du cotonnier par exemple. Le scientifique sait que la chenille ne pond pas d'œufs. C'est une larve de Lépidoptère. Le papillon pond des œufs, qui deviennent chenilles, qui deviennent chrysalides puis papillons. On ne peut donc se contenter de créer un néologisme pour

désigner le puceron dans les langues locales sans dire que cela correspond à ce que l'on appelle couramment des "œufs de chenilles".

(2) Le mot français à traduire a déjà été emprunté par la langue-cible mais il a subi un changement sémantique qui le rend impropre à la traduction.

Un seul exemple. Dans le *fulfulde* du Burkina, le mot "politik" signifie "manœuvre malhonnête". Il est donc difficile de le réutiliser sans précaution pour parler de la politique au sens d'art et de pratique du gouvernement des sociétés humaines.

(3) Le mot français à traduire a une extension beaucoup plus grande que son correspondant en langue africaine.

On peut citer la notion de "liberté", en français, pour laquelle le dictionnaire Le Robert donne quatre sens principaux : (a) l'état d'une personne physiquement libre, (b) l'absence de contrainte, (c) le pouvoir d'agir selon sa propre détermination, (d) le caractère indéterminé de la volonté humaine. Le dérivé peul *ndimu* ne peut traduire que le premier de ces sens; il s'oppose à la condition d'esclave.

(4) Le mot français à traduire a une extension beaucoup moins grande que son correspondant en langue africaine.

C'est le cas, par exemple, du mot "paludisme / malaria" qui est traduit régulièrement en *fulfulde* par *pabbooje*. Ce dernier terme désigne toutes les fièvres qui durent, ce qui va bien au-delà du paludisme.

(5) Le concept à traduire est nouveau et n'a pas encore de traduction courante.

Je prendrai le cas du "planning familial" ou "contrôle des naissances", dont l'objectif est d'aider les femmes à ne pas avoir plus d'enfants qu'elles ne le désirent ou qu'elles ne peuvent raisonnablement élever. Spontanément, les traducteurs camerounais, pour parler de la contraception, ont utilisé en *fulfulde* l'expression *hadgo bikkon* que l'on peut traduire par "barrer la route aux enfants". Un message plutôt mal reçu par des populations qui connaissent une mortalité infantile élevée et pour qui l'enfant fait partie du capital familial. On a donc proposé une autre expression *daaynindirgo bikkon*, littéralement "espacer les enfants entre eux" qui est immédiatement comprise de façon positive. Cela renvoie à une technique agricole de culture du sorgho où l'on doit veiller à laisser un espace suffisant entre chaque plant pour qu'il ait assez d'eau à sa disposition pour se développer comme il faut.

(6) La nouveauté à traduire se trouve assimilée par la population à une réalité bien connue, qui est pourtant de nature différente.

Pour la population du Nord-Cameroun, le terme de "sida" a un prétendu correspondant dans la langue peule, à savoir *ciiboowu*. C'est du moins ce que tout un chacun s' imagine. En français local, le sida est appelé de façon populaire "maladie de la maigreur". Or le mot *ciiboowu* signifie étymologiquement "[ver / anglais : *worm*] qui suce [la graisse ou le sang du corps]". Le malade parasité par ce ver maigrit de façon spectaculaire. Dès lors, une équivalence a été établie entre *ciiboowu* et "sida". En fait, le terme en *fulfulde* désigne les vers hématophages. Lorsqu'un malade parasité par ces vers est soigné par un guérisseur avec des remèdes locaux, ce dernier peut à bon droit dire qu'il sait guérir le *ciiboowu*, donc... le sida. Cela permet à certains guérisseurs de déconseiller aux personnes infectées par le VIH d'aller se faire soigner à l'hôpital.

(7) La création néologique est souvent une solution de facilité qui, en fait, ratera sa cible.

Le paysan d'Afrique est depuis longtemps entré en contact avec des techniques nouvelles et des objets nouveaux, principalement s'il pratique la culture de plantes comme le coton. Les

nouveautés qu'on lui a proposées ou qu'il a lui-même découvertes ont dû être exprimées dans sa / ses langue(s), soit qu'il en ait emprunté l'appellation dans une langue étrangère, soit qu'il lui ait forgé un nom à partir de sa / ses langue(s). Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer *a priori*, les paysans, comme tout autre groupe dans une civilisation de l'oralité, n'ont aucune difficulté à créer spontanément des mots nouveaux. On peut même dire que pour une réalité nouvelle qui présente un intérêt pour le groupe, ils ont tendance à multiplier les appellations. Le problème n'est donc plus de créer de nouveaux termes mais de sélectionner les meilleurs parmi ceux qui ont été créés spontanément.

Par ailleurs, le paysan connaît bien des choses que le développeur croit qu'il ignore et pour lesquelles il va créer des néologismes inutiles sinon dangereux.

### 3. Une linguistique du développement

Toutes ces considérations sont sans doute des banalités pour les linguistes. Le problème est que, sur le terrain du développement, presque n'importe qui peut se trouver investi du rôle de traducteur et doit improviser sur des sujets qu'il ne maîtrise pas entièrement. J'affirme que, dans les domaines techniques, la traduction ne peut être improvisée en simultané à moins d'avoir été préparée longuement à l'avance, parfois par des études sémantiques très détaillées. J'affirme aussi qu'il vaut mieux pratiquer ce que j'appelle des traductions-adaptations plutôt que des traductions au sens strict.

Je propose donc qu'on ouvre une spécialité linguistique que l'on appellerait "linguistique du développement". Cette discipline très encyclopédique permettrait de former des communicateurs pour le développement, capables de dialoguer aussi bien avec l'ingénieur agronome, l'agro-entomologiste, le médecin, l'entomologiste médical, le pédologue, l'hydrologue, l'écologue, l'économiste... qu'avec le paysan ou l'homme de la rue. Par ce dialogue, ils apprendraient à maîtriser la communication interculturelle en contexte de civilisations encore très fortement marquées par l'oralité. Ils apprendraient aussi que l'adjectif "interculturel" implique l'existence d'au moins deux cultures, chose qui ne va pas non plus de soi, tellement sont minorées les cultures de l'oralité, et tellement la confiance en la technique l'emporte sur l'importance accordée au facteur humain.

La linguistique du développement exigerait une formation élevée à la fois dans la ou les langues officielles du pays et dans la ou les langues locales concernées. Le linguiste du développement doit être capable

- de comprendre les textes techniques conçus par les développeurs dans les divers domaines d'intervention
- de les analyser finement et d'en faire une première adaptation en français simplifié
- de découvrir dans la langue africaine cible les termes appropriés pour rendre le contenu à transmettre
- de traduire cette adaptation dans une langue africaine en tenant compte des cultures locales.

Pour cela, le linguiste du développement devra réaliser des études de terrain chaque fois qu'un problème terminologique se présente pour voir s'il n'existe pas déjà une solution adoptée spontanément par la population destinataire du projet. Il ne se contentera donc pas de fabriquer des néologismes dans son bureau.

J'insisterai encore, pour finir, sur la nécessité qu'il y a de prendre autant de précautions dans l'expression en langue officielle (français en l'occurrence) que dans l'expression en langues africaines. Dans l'idéal, je préconise notamment que tout document de vulgarisation soit obligatoirement bilingue.

En conclusion, je rappellerai que les langues africaines, même celles qui comptent le plus de locuteurs, sont toutes en situation d'infériorité par rapport aux langues internationales que sont l'anglais, le français, l'espagnol, le portugais... Seul le kiswahili figure comme langue officielle dans une institution internationale (l'Union africaine), encore n'est-ce que de façon nominale. Aucune langue africaine ne peut prétendre couvrir l'intégralité des besoins de communication du monde moderne. Vouloir y arriver à tout prix relève d'ailleurs de l'utopie : les choses évoluent maintenant trop vite pour que chaque langue du monde ait le temps de s'adapter à toutes les nouvelles techniques.

Mais est-ce parce que ces langues ne peuvent couvrir dans l'absolu tous les besoins de la communication moderne qu'il faut les négliger, en attendant le jour où elles deviendront menacées de disparition ? Ne peuvent-elles pas assumer intégralement les besoins de communication quotidiens, même dans de nombreux domaines spécialisés (agriculture, mécanique, électricité, travail du fer, commerce, élevage, etc.) ?

#### 4. Langue et littérature

Dans le domaine de la création littéraire, je vous amène à réfléchir à l'attitude que vous pouvez avoir face à la langue d'écriture. L'écrivain kényan Ngũgĩ wa Thiong'o publiait en 1986 un petit ouvrage d'une grande importance pour notre sujet : *Decolonizing the Mind*. Il a depuis été traduit en français (2011) sous le titre de « Décoloniser l'esprit ». Ce livre compte quatre chapitres, successivement :

1. La littérature africaine et sa langue
2. Le théâtre
3. Le roman
4. En quête de pertinence.

Voici ce que l'on peut lire dans ce chapitre 1 (page 63) :

Nous autres écrivains africains sommes au pied du mur. Une vaste tâche nous requiert : faire pour nos langues ce que Spencer, Milton et Shakespeare ont fait pour l'anglais, ce que Pouchkine et Tolstoï ont fait pour le russe, ce que tous les écrivains de l'histoire du monde ont fait en relevant le défi de créer dans leur langue une littérature qui ouvre peu à peu la voie à la philosophie, aux sciences, à la technologie et à tous les champs de la créativité humaine.

Ngũgĩ a décidé, depuis cette époque, d'écrire des pièces de théâtre, des romans et des livres pour enfants dans sa langue maternelle, à savoir le kikuyu. Le plus long roman qu'il ait écrit en kikuyu est *Murogi wa Kagogo*, paru à Nairobi en 2004 (344 pages) et traduit par lui-même en anglais en 2006 (*Wizard of the Crow*, New York, Pantheon Books, 768 pages [repris en 2007, par East African Educational Publishers, Nairobi et autres lieux]). Voyons le chemin qu'a suivi ce livre : primitivement écrit en kikuyu et publié au Kenya, il est traduit par son auteur en anglais et publié aux Etats-Unis, pour revenir au Kenya en traduction anglaise.

Chantal Zabus, dans un livre capital intitulé *The African Palimpsest* (2<sup>e</sup> éd. anglaise 2007), dont je suis en train de préparer l'édition française, met en garde contre les effets pervers que peut provoquer ce que certains appellent « l'enrichissement de la langue française ou anglaise » par l'importation massive de calques et d'emprunts venant de langues africaines. Au bout du compte, on pourrait arriver à en conclure que l'on n'a plus besoin d'écrire en langues africaines puisque le français et l'anglais peuvent assumer les traits originaux de ces langues ! Je faisais le même

genre de remarque quand a été publié le *Dictionnaire universel francophone* dont l'objectif non avoué est de montrer que l'on n'a plus besoin d'aucune autre langue que le français pour exprimer les cultures du monde. A cet effet, on a ajouté aux entrées classiques que l'on trouve dans le Larousse, des mots provenant de divers français locaux, notamment d'Afrique et de la Caraïbe.

## Conclusion

Pour finir, je dirai que le temps de la déploration et de l'imprécation est passé. On ne peut se contenter indéfiniment de déplorer la disparition des langues africaines tout en faisant son beurre avec la francophonie. L'on ne peut continuer à proférer des imprécations contre le colonialisme et le néocolonialisme sans prendre soi-même ses propres responsabilités. Une véritable promotion des langues africaines ne peut en rester au stade de l'usage oral, tellement encouragé par les nouvelles technologies audiovisuelles. Il faut en passer par ce que Sylvain Auroux a appelé la grammatisation. « Par grammatisation, on doit entendre le processus qui conduit à décrire et à outiller une langue sur la base des deux technologies qui sont encore aujourd'hui les piliers de notre savoir métalinguistique : la grammaire et le dictionnaire » (Sylvain Auroux). Il nous faut donc œuvrer pour doter nos langues de grammaires et de dictionnaires. Ces deux opérations permettront à la créativité littéraire de se développer sur des bases stables et de produire des fruits.

Si nous voulons donc voir progresser nos langues, n'hésitons donc pas à les coucher par écrit. Réalisons des recueils de littérature orale et créons des œuvres littéraires en fulfulde, en tupuri, en mafa, en mundang, en giziga, etc. Ainsi nous contribuerons progressivement à la création d'un style écrit dans ces langues et nous créerons le besoin de traductions vers les autres langues, nationales et internationales.

## Références

- AUROUX, Sylvain, 1995, *La Révolution technologique de la grammatisation*, Liège, Pierre Mardaga, 216 p.
- NGUGI WA THIONG'O, 2011, *Décoloniser l'esprit*, traduit de l'anglais (Kenya) par Sylvain Prudhomme, Paris, La fabrique, 168 p.
- ZABUS, Chantal, 2007, *The African Palimpsest : Indigenization of Language in the West African Europhone Novel*, (2<sup>nd</sup> enlarged edition), Amsterdam – New York, Rodopi, XIX +261 p.
- ZABUS, Chantal, 2018, *Le Palimpseste africain : Indigénisation de la langue dans le roman ouest-africain europhone*, cotraduit par Henry Tourneux, Paris, Karthala, coll. « Lettres du Sud », 324 p.